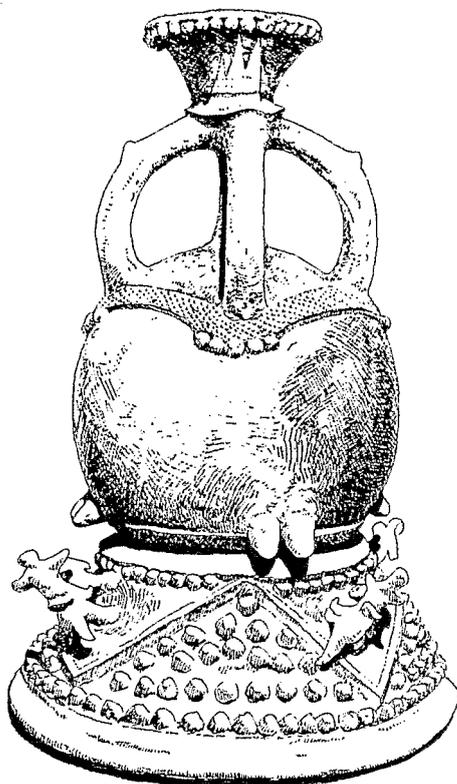


**NOTE SUR LES POTERIES FAITIÈRES
DU NORD-CAMEROUN**

**Christian SEIGNOBOS
ORSTOM-CNRS**



dessins de l'auteur

Les poteries faïtières sont actuellement très visibles dans les établissements jimi et gude, sensiblement moins chez les Bana. Dans le pays njegn voisin, on les recense encore en relative abondance, mais déposées sur les tombes¹. On peut occasionnellement en observer chez les Daba, Teleki, Kapsiki, Korci et Mofu-Sud. A titre exceptionnel, des poteries faïtières se signalent sur des unités d'architecture de chef des groupes mitoyens.

1. AIRE DE DISPERSION

A la fin du XIXe siècle, l'aire des poteries faïtières recouvrait de façon très inégale les monts Madara centraux et méridionaux. Au sud, elles s'arrêtaient au niveau de l'influence bata, sur le Faro². A l'est, ces poteries étaient attestées chez les Mambay et Mundang de Lere. Longeant le mayo Luti, elles touchaient néanmoins le groupe composite des Mofu-Sud. Korci et Kapsiki en signalaient la limite septentrionale. En revanche, à l'ouest, au Nigeria, les poteries faïtières étaient présentes au-delà des pays njegn et gude.

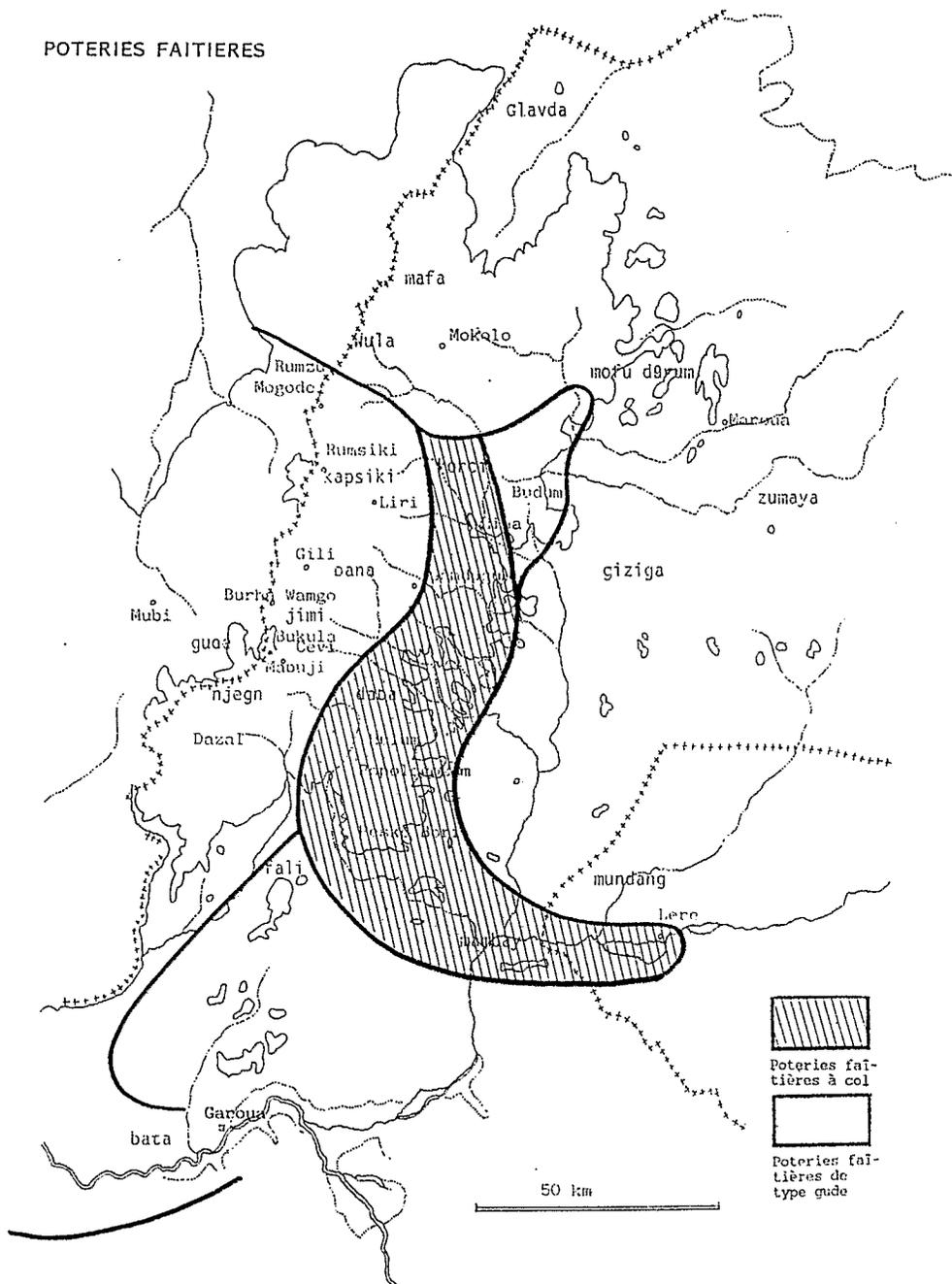
Dans les plaines du nord et de l'est des monts Mandara, d'autres modes de décoration et de blason s'accrochaient aux faîtes des toits ; un œuf d'autruche et des couteaux de jet croisés sur les rives du Chari baguirmien et dans l'interfluve Chari-Logone jusqu'au début du siècle ; de longues quilles de bois bifides, sculptées chez les Glavda et les Vale... ailleurs la note de différenciation ethnique est marquée par la seule manière de terminer la couverture des toits.

L'aire du plus grand développement des poteries faïtières et du plus fort degré de variation typologique est, au Cameroun, la région des monts Mandara centraux. Toutefois, les centres de diffusion doivent-ils être situés sur cette portion des monts Mandara, au sud-ouest, dans la vallée de la Bénoué ; ou a-t-on affaire à un trait culturel qui aurait été porté par l'écheveau de migrations venues du nord-est ? Abandonné à l'est, dans les plaines du Diamaré - la

¹ Ce trait culturel a été brusquement abrogé entre les années 50 et 60 sous les coups de la propagande des mllum. Il a quasiment disparu de l'architecture.

² On relève encore des poteries faïtières à la chefferie de Wangay ; elles épousent la forme de canaris sans fond, mais à col plein. Cloutées de pointes d'argile, elles portent les inévitables chevaux ou cavaliers alternés avec des cloches doubles stylisées... se référant ainsi à une famille de poteries faïtières particulières.

POTERIES FAITIÈRES



chefferie zumaya et celle de Gudur par exemple disposaient de poteries faïtières - il se serait maintenu dans les monts Mandara centraux, principalement sur les versants occidentaux tournés vers la Bénoué.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut encore rien affirmer. Quelques indices permettent toutefois de penser que ce trait architectural a pu être développé, à une époque difficile à déterminer, par la chefferie de Movo, qui précéda celle de Gudur. Movo est située un peu plus en plaine, mais son aire d'influence a dû être assez proche de celle de Gudur. Movo détenait les mêmes grands sacrifices, de la pluie, des criquets, des chenilles du mil... Les chefs qui "suivaient Movo" recevaient d'elle des poteries faïtières qui les confirmaient dans leur pouvoir politico-rituel. Même après son effacement, Movo continua à fournir ces poteries pour ceux restés dans son ancienne obédience. Mangala, chef du Duvangar, aurait encore reçu de Movo, au début du siècle, une poterie faïtière. Sa facture ressemblait à celles trouvées à Mokong (*cf.* M. DELNEUF), à Budum et à Durum. Kaliaw aurait eu également des poteries faïtières de Movo¹. Ces poteries ont dû plutôt servir des architectures à toiture cônique peu effilée. Elles reçoivent en général la chapeauterie d'une vannerie spéciale, la poterie faïtière la maintenant sur le sommet, renforçant ainsi une des parties les plus sensibles de la toiture.

2. MODELES ET FACTURES

Il n'existe pas deux poteries faïtières identiques, chaque potière imprimant son style, ses tours de main. A la différence des poteries utilitaires, elles ne sont pas produites en série, mais à la demande. Elles s'inspirent néanmoins de modèles indéfiniment répétés, notamment en ce qui concernait les poteries faïtières des demeures de chef. Ainsi, lorsqu'à Burha Wamgo (Jimi) et à Mabuji (Gude), nous avons demandé que nous soient confectionnées des poteries faïtières de chefferie, chacune des potières est allée spontanément récupérer celles, endommagées, qui se trouvaient sur les tombeaux des chefs, afin de les reproduire le plus exactement possible.

¹ N. DAVID nous a signalé avoir observé une poterie à col chez les Giziga de Salak, en plaine.

Deux grandes familles de poteries faïtières apparaissent avec chacune deux expressions différentes, l'une emblématique qui magnifie le pouvoir, très décorée, parfois surchargée ; et l'autre, plus modeste, accessible à tous dans certaines conditions car elle se présente comme une suite de marqueurs sociaux.

La première famille de poteries faïtières a la forme d'un gros canari renversé, à la panse sub-sphérique, au bord large et très évasé.

Dans sa version qui l'associe au pouvoir, il est coiffé d'un tripode en forme d'anses, ou de quatre voire cinq supports soutenant une sorte de cupule légèrement dentelée.

Ces poteries faïtières de chef sont souvent richement agrémentées de personnages disposés sur le col devenu la base, mais parfois ils escaladent le corps de la poterie et l'occupent entièrement. Une multitude de pointes d'argile peut aussi recouvrir la base et la partie sub-sphérique, et remplacer les personnages (*cf.* WENTE LUKAS 1977 : 9). Figurines et pointes d'argile cohabitent le plus souvent.

Les dimensions peuvent atteindre 40 à 50 centimètres pour la base et 60 centimètres pour la hauteur. Les parois sont toujours épaisses.

Le faciès commun concède des dimensions plus réduites. Il n'est plus ainsi couronné, mais il garde la même forme sub-sphérique et ses bords subissent la même inflexion. Toutefois, il reste le plus souvent enjolivé de tétons, de jeux de nervures et le bord est relevé d'un bourrelet externe. Le "chaudron" peut être vernissé.

Une forme intermédiaire particulière existe, plus en hauteur, avec une base non évasée et un col très décoré qui se termine également par une cupule.

Cette aire intéresse essentiellement les ethnies bana, jimi, gude, njegn et sans doute, une partie des Bata.

La deuxième famille est celle des poteries faïtières à col. Longiligne, la base est réduite et non évasée. Le col, hypertrophié, se termine par un petit "chaudron". Des pastilles d'argile décorent ce col. De la base peuvent parfois partir plusieurs tétons ou un seul qui, parfois démesuré, fait penser au bec d'un étrange échassier.

Les poteries faïtières de chefferie sont ici peu décorées, mais elles peuvent dépasser 60 et même 70 centimètres de hauteur.

Ces poteries, à la base trop étroite pour bien épouser le sommet du toit, doivent être amarrées par un système de liens, et ne sont pas simplement posées comme celles précédemment décrites.

Cette aire se situe à l'est de la première famille et recouvre les pays daba, hina, korci et une partie des Kapsiki.

Les poteries faïtières fali (Toro, Duja) sont très réduites, simplement vernissées, rappelant parfois les poteries à ablution des Fulbe.

Sur les marges des deux aires, il semble que les poteries faïtières aient été accidentellement empruntées ou peut-être conservées pour des cas précis, alors que par ailleurs elles subissaient une désaffection. Ainsi, chez les Dimeo et les Budum, les cases-autels portent-elles des poteries de factures très variées et apparentées à la première famille.

Si l'on compare les poteries faïtières aux autres poteries confectionnées par les mêmes potières, on constate que les techniques de fabrication ne sont guère différenciées. Si leur facture est assez éloignée de celles des batteries de poteries servant dans le quotidien, les poteries faïtières en revanche présentent certaines ressemblances avec les poteries sacrificielles, comme celles trouvées sur les tombes chez les Kapsiki et les Bana. Ces poteries à col à trois conduits aboutissant à la même ouverture rappelant le haut des poteries faïtières de chefferie.

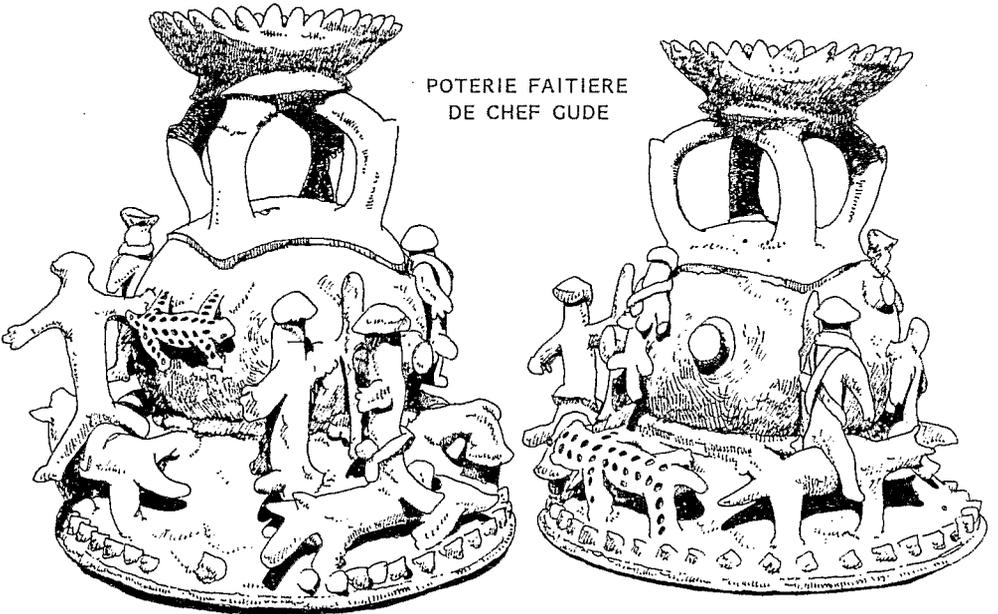
Le cloutage par pointes d'argile les recouvre aussi partiellement, sur le haut de la panse, complété de liserés de tétons.

POTERIE FAITIERE DE CHEF DES FORGÉRONS. GUDE (Mabuji)



10 cm.

POTERIE FAITIERE
DE CHEF GUDE



3. LE SIGNE ET LA FONCTION

Dans certains endroits, la poterie faîtière sert à désigner le détenteur d'autorité. Dans le cas des Mundang de Lere, seul le *jawleru* du *gong* (case-entrée du chef) est marqué d'une poterie faîtière à col.

Chez les Mofu du massif de Durum, deux poteries faîtières surmontent chambre et salle des tambours dans la concession de montagne du chef. Il a fallu adapter les poteries à la facture des toits. Une poterie de type "chaudron" est percée à son sommet pour laisser passer l'effilé de la couverture en pailles. L'autre est une poterie à col ouvert, ponctuée des inévitables pointes d'argile.

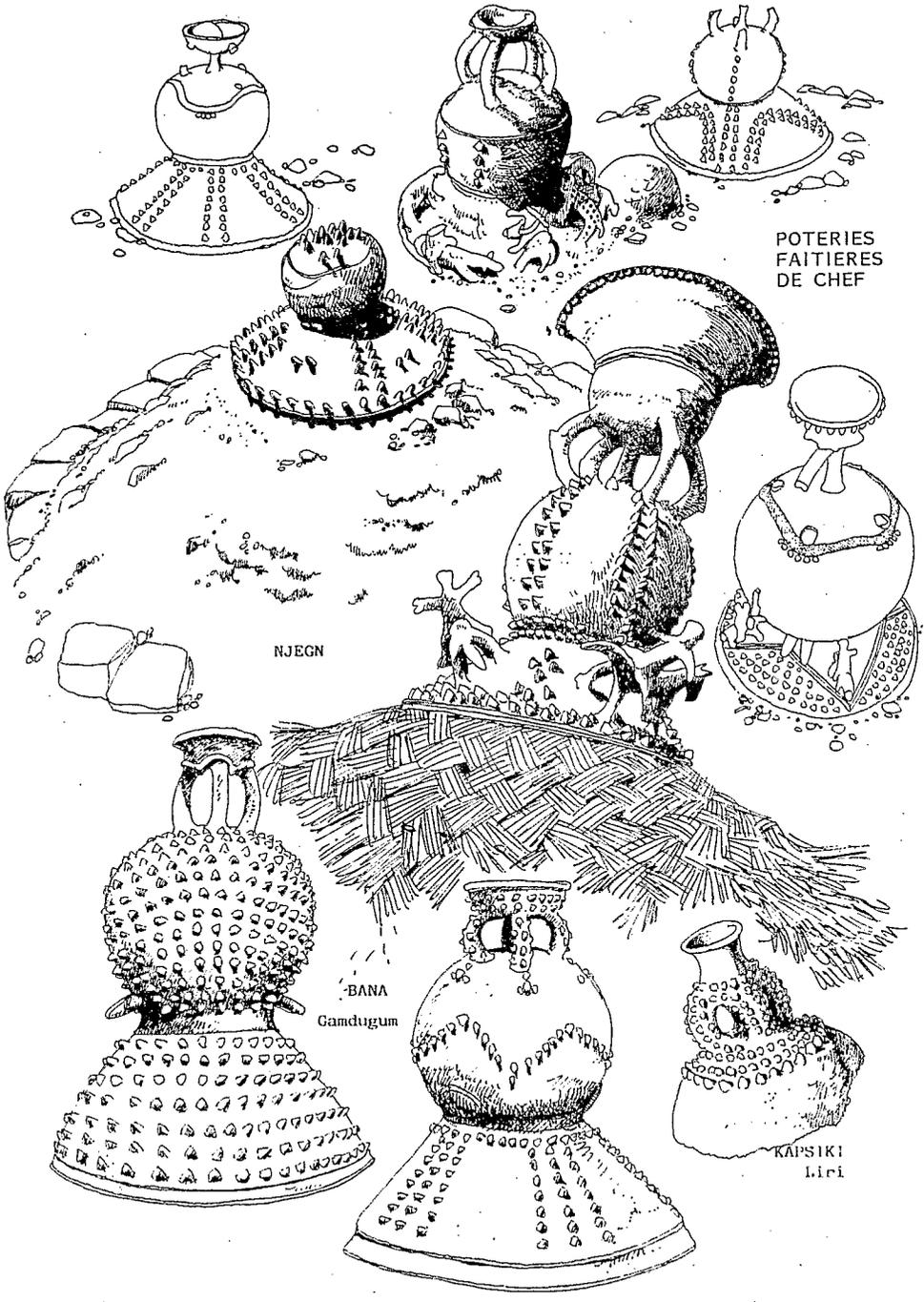
MARCHESSEAU G. (1945) avait déjà remarqué deux poteries faîtières sur ce même saxe : chez les Mofu de Durum "l'édifice est couronné d'unealebasse ou d'une vieille poterie sans fond (*djigibey*). Si la case appartient au chef, ces poteries sont hérissées de pointes d'argile qui leur donnent un aspect curieux, elles sont appelées *ugudum* et sont fabriquées spécialement pour lui seul".

Les poteries faîtières ne servent pas uniquement à désigner les habitations des chefs. Chez les Kapsiki, à Rumzu, les Tsarwa indiquent la chambre du jeune homme qui a passé la puberté, passage initiatique sanctionné par une importante fête.

Ailleurs encore, elles coiffent exclusivement case ou silo-autel.

Au cœur de l'aire qui actuellement développe le plus souvent ce trait architectural : pays gude, jimi et bana ; leur représentation est multiple. L'utilisation pour marquer les habitations des chefs est en quasi extinction. Les chefferies de canton, toutes musulmanes, s'interdisent de fabriquer de telles poteries, mais jalouses de leur autorité, elles s'opposent à ce que les "arnado" sous leur juridiction se parent de tels emblèmes.

Ainsi, chez les Gude et les Njegn, nous n'avons pu les observer que dans leur version forgeronne, chez les chefs forgerons. Le chef de canton de Girvidza (Njegn) nous a montré le *dozumogi* de son père, posé sur la tombe.



POTERIES FAITIERES DE CHEF

NJEGN

BANA
Gamdugum

KAPSIKI
Liri

Certaines, toutefois, ont été conservées près des greniers-autels (à Bukula et à Cevi) où elles continuent à recueillir des "nourritures" sacrificielles.

Il semblerait que la poterie faïtière, achetée obligatoirement chez le chef forgeron et posée sans cérémonie sur le sommet du toit ne se charge qu'ultérieurement d'un pouvoir rituel et en reçoive les hommages liturgiques qu'une fois le chef décédé.

Jadis seuls les chefs et les chefs forgerons avaient accès à de telles poteries. En placer sur le faite de son toit correspondait à faire acte d'indépendance ou de candidature à la chefferie. C'était perçu comme une action aussi grave que celle de refuser de livrer la peau d'une panthère tuée à la chasse.

PODLEWSKI M. (1966 : 32) signale que "contrairement encore aux autres "païens" de cette région les descendants de chefs coiffent le sommet de leur case d'une pièce de terre cuite, de forme cônica, dont la base est ornée d'une frise circulaire de personnages et d'animaux (homme à cheval, homme soufflant dans une trompe, captif lié, animal ressemblant au pangolin...)"

Ces poteries faïtières, très décorées, portaient en effet, en plus des animaux emblèmes : panthère et crocodile, d'autres figurines zoomorphes mineures et des personnages. A côté du chef à cheval, certains demeurent plus énigmatiques comme cette jeune vierge ou ce kaygama (chef des armées) monté qui poursuit un fuyard. Pour certains informateurs de Bukula, les personnages seraient les représentants des pseudo-lignages co-fondateurs de la "chefferie". Il y aurait ainsi le chef forgeron ritualiste, le ou les notable(s) des plus anciens lignages qui intronisent le chef et le chef lui-même.

Chez les Gude, ce sont les potières appartenant aux lignages de forgerons enterrant les lignages de chefs (*mogozina*) qui avaient la charge de renouveler ces poteries (*kelera kambina*).

Celle du forgeron était encore plus surchargée, avec les outils de la forge, enclumes et marteaux.

La panthère est assimilée au chef et le foie de cet animal était donné brûlant en manducation aux fils de chefs appelés à régner (Bana, Jimi, Gude). Quant au crocodile, il participe de la même essence.

Lorsqu'un de ces petits sauriens, nombreux dans les massifs parsemés de poches d'eau des pays bana et gude, était trouvé mort, le chef et sa famille le pleuraient comme un parent et sa tête revenait au chef forgeron qui la suspendait dans sa forge. La présence de certains autres animaux devait renvoyer à des mythes ou simplement à des fables. Un caméléon est souvent placé sur le crocodile, la hyène affronte la panthère, le varan et le serpent s'excluent sur la même poterie...

La représentation du chef cavalier n'est pas une copie peule, du moins dans les formes restées archaïques. Avant la vulgarisation de l'arc, une partie de ces goupes ont eu en commun l'élevage du poney, parfaitement adapté sur ces hautes terres. Il serait donc plus un trait du passé qu'une preuve d'influence peule. Le chef monté est d'ailleurs porteur de baudriers simulant perles et cordelettes selon une coutume des peuples gude, njegn, fali...

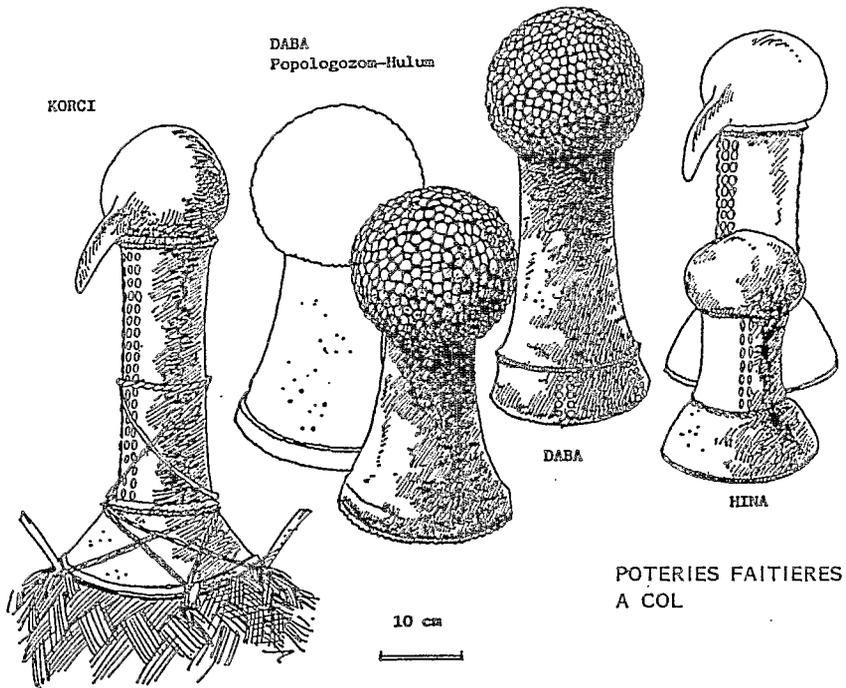
Sur les poteries faïtières plus récentes, destinées au chef, les animaux sans doute trop marqués de paganisme ont tendance à disparaître. Seule, parfois, la panthère est conservée¹. Ils sont remplacés par des cavaliers qui occupent toute la base de la poterie et sont dirigés soit vers le haut, soit vers le bas, avec une note franchement peule.

Il existe des poteries faïtières de chefferies dépourvues de personnages, surtout chez les Bana. Elles sont alors entièrement cloutées de pointes d'argile.

La terminaison en trois, quatre ou cinq supports de la cupule pourrait être rapprochée de certaines regalia, lances toute en fer (trouvées chez les Fali du Tinglin) dont le manche se subdivise en trois ou quatre brins avant d'atteindre la lame.

Quant au cloutage de pointes d'argile, il serait de par sa densité et selon l'avis de la plupart des informateurs, un symbole d'abondance et de fécondité.

¹ Chez certains Fali, on plaçait sur la case du chef une poterie mouchetée qui rappelait la panthère (communication orale de Jean-Paul LEBEUF).



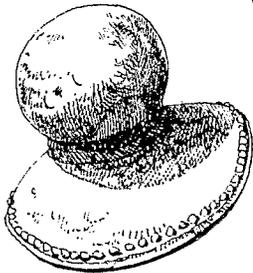
Chez les Daba (Popologozom, Hulum), *mbanaca* est simplement démesurée par rapport aux poteries faïtières du commun. Seule la partie sommitale est entièrement recouverte de grosses pastilles d'argile coalescentes.

Pourquoi une telle variété de formes - surtout si l'on inclut les poteries faïtières roturières - et qui les déterminait ? Quelle a été l'influence de la seule esthétique, du tour de main des potières, du rôle du devin dans le choix des différents éléments, surtout du code qui permettait de choisir entre plusieurs expressions et, enfin, de l'évolution même de ce code ?

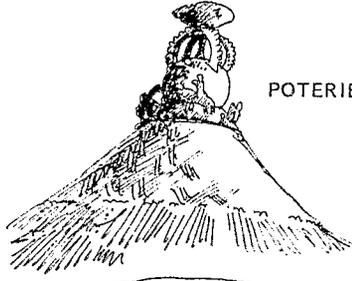
Aujourd'hui, les correspondances symboliques semblent peu rigoureuses. Les poteries faïtières sont liées à des images du pouvoir devenues conventionnelles.

POTERIE FAITIERE
DE CHEFFERIE

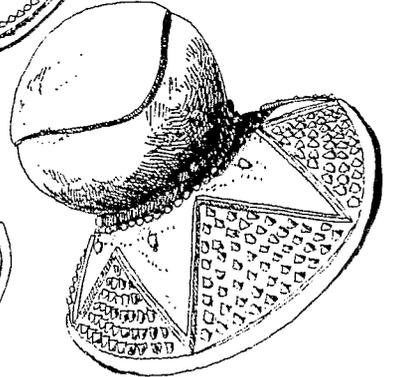
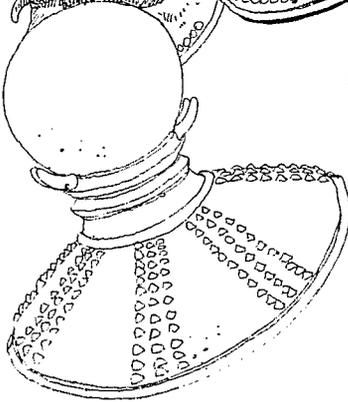
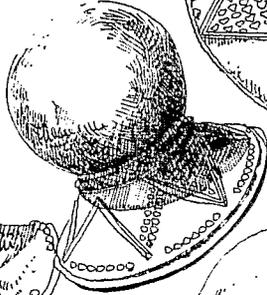
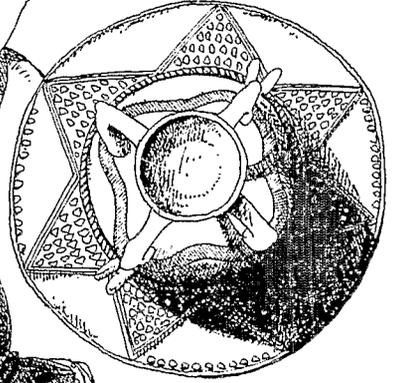
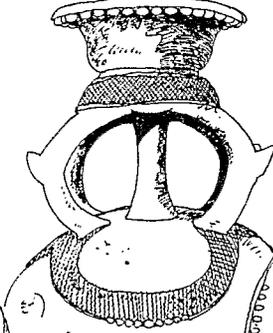
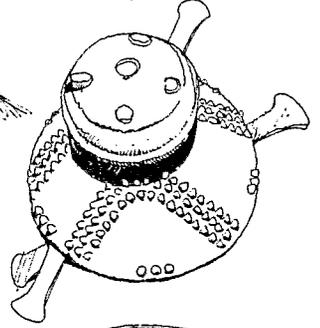
Burha Wango



Wura guadam
Case-autel
Burha Wango



POTERIE FAITIERE DE CHEFFERIE
(Bukula)



Nous avons plus particulièrement observé la fonction des poteries faïtières dans le village jimi de Burha Wamgo, à la frontière du Nigeria.

Ce village possède encore, à des titres divers, plusieurs dizaines de poteries faïtières si l'on prend en compte celles déposées sur les tombes.

Les poteries dites de chefferie, *p a p a v ə d z ə m ə n*, qui appartenaient au lignage mavderin, sont maintenant absentes des toits et nous ne disposons que de reproductions. Le chef forgeron aurait eu ici le privilège d'en posséder, mais seulement à titre posthume, sur sa tombe. Cette poterie faïtière réservée aux chefs est sensiblement moins riche que chez les Gude. Seul le motif du cavalier a été retenu, en alternance avec des plages de clous d'argile. En revanche, vernis rouge et couleur blanche sont remarquablement soignés. C'est sans doute ici également la même évolution qui a conduit à supprimer les animaux emblèmes. Le cavalier est très fulbéisé avec selle et chapeau peuls.

Toutefois des *p a p a v ə d z ə m ə n* dérivés ou apparentés à celles du chef sont encore présentes. Le "chaudron" reste couronné de la cupule soutenue par l'équivalent de quatre anses pleines avec, parfois, le rajout d'un support central.

Le rôle de ces *p a p a v ə d z ə m ə n* est de magnifier, non pas la chefferie, mais une éthique, celle des cultivateurs de mil.

Lorsqu'un cultivateur a réussi une récolte record avec l'aide d'une nombreuse maisonnée, il construit un silo spécial dans la partie la plus haute de son habitation, vouée aux rituels. Il le remplit de *z u k u d i z i n*, sorgho rouge à long pouvoir de conservation. Il y verse alors deux cuvettes d'eau, puis termine par une bouillie de mil très épaisse qui bouchera hermétiquement le contenu. Ce geste aura pour résultat d'étouffer un début de fermentation qui tuera tous les parasites. Le contenu pourra ainsi être conservé pendant cinq à dix ans.

Il s'agit là d'une manifestation de type ostentatoire, démontrant la réussite d'un chef de concession. Il manifeste ainsi sa richesse, qui d'ailleurs ne peut être composée que de mil et en thésaurisant un mil qui ne sera, en principe, jamais utilisé. Ce silo sera alors couronné d'un *p a p a v ə d z ə m ə n*.

Toute la société jimi, mais aussi ses voisins immédiats, Gude et Bana, offre de pareils comportements. Les Jimi sont entièrement tournés vers cette céréaliculture, les emblavures de mil sont de dimensions exceptionnelles et les Jimi démontrent pour ce faire une force de travail peu commune. La dot de l'épouse est partiellement payée en mil et toute la symbolique jimi est orientée autour de son abondance.

Ces réserves de sorgho seront dilapidées au cours de fêtes somptuaires, véritables prétextes à consommation de mil sous toutes ses formes, qui ponctuent la saison sèche et toucheront tour à tour chaque famille. Celles-ci préparent alors des quantités de paniers de "boules" de mil et de jarres de bière... (cf. BRUNETIERE 1982).

Un des ces *papavədzəməŋ* peut, dans certaines conditions de notabilité, coiffer aussi une case-autel.

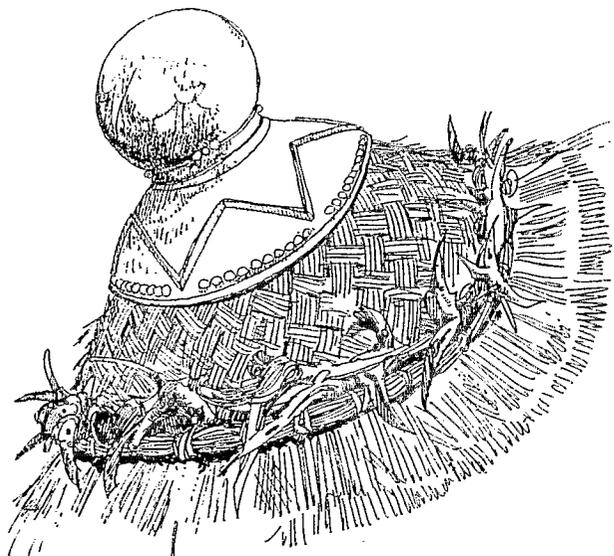
Ces poteries accompagnent également le mort, déposées sur le haut du cône de terre de sa tombe.

La facture de ces *papavədzəməŋ* est multiple (cf. illustrations) et dépend de l'art de la potière. Le sujet est plus libre que pour les poteries faïtières de chefferie, elle a donc pu varier sensiblement dans ses expressions au cours du temps.

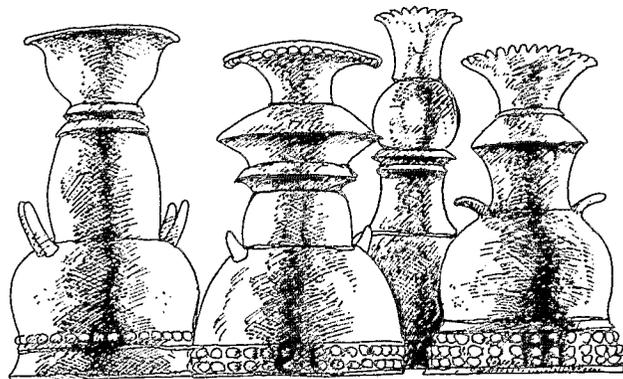
Chez les Bana, les poteries faïtières de la chefferie, les *dəri*, ont pu parfois remplir simultanément tous ces rôles. A Gili et Gamdugum, elles étaient disposées sur la chambre-silo du chef, unité architecturale qui est composée d'un manchon de case supportant un grenier qui s'ouvre à sa partie sommitale. Cette chambre devenait, ensuite, à sa mort, son tombeau.

La deuxième catégorie de poteries faïtières est celle des *wura guudan*.

Certaines servent à signaler, en marquant son importance, la place de la première femme. Elle chapeaute sa chambre dans la suite de cases coalescentes qui lui est réservée.

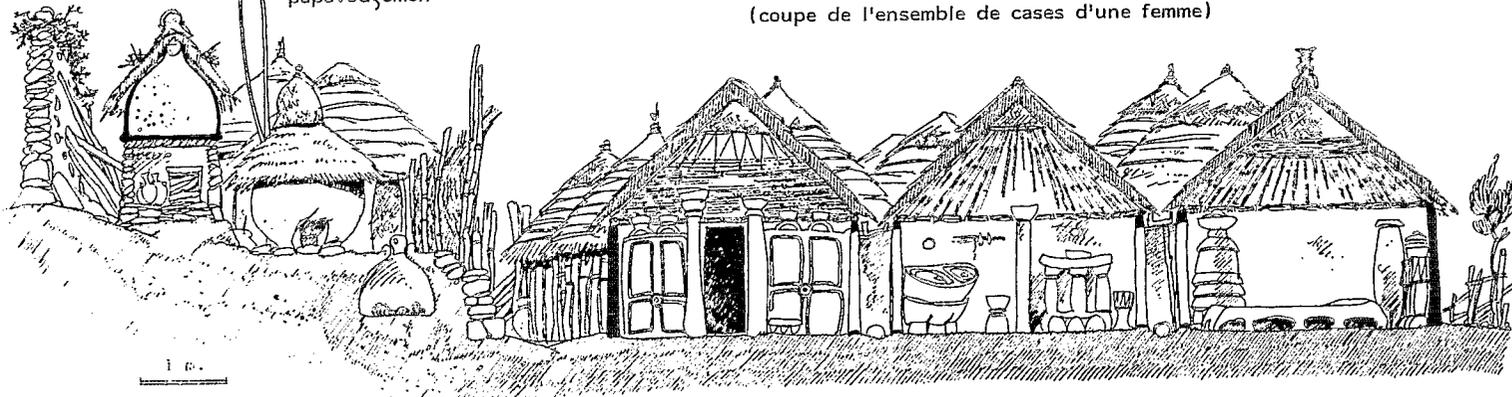


papavədzəmən



Wura guudan

JIMI. Village de BURHA WANGO
(coupe de l'ensemble de cases d'une femme)



Un **wura guudan** peut également être offert par le gendre pour la mère de sa femme.

Un **wura guudan** sera réservé à la case du jeune garçon (13-14 ans) qui a accompli l'initiation, le **mandi jine**.

On peut aussi observer ce type de poterie sur la case-vestibule d'un forgeron.

Un **wura guudan** se place aussi sur la case-autel d'un chasseur ayant tué beaucoup de gibier ou une panthère.

On verra parfois sur une tombe un **wuruguudan** neuf parmi des cols de canaris qui ont incidemment maintenu le haut des toits, pour celui mort sans descendance mâle.

Les **wura guudan** qui sont voués aux cases-autels et aux initiés sont en fait des **papavədzəməŋ** encore plus simplifiés et sobres : pas de personnages, plus de cupule, pas de débauche de points d'argile...

Les **wura guudan** (cou-canari) disposent comme leur nom l'indique d'un col plus développé entre la base et le "chaudron". Celles destinées aux premières épouses sont très allongées, décorées et terminées par une cupule. La base est très légèrement bombée.

Un recensement exhaustif des poteries dans le Nord-Cameroun permettrait certainement d'entrevoir des sous-aires, mais le corpus actuel serait dans bien des cas insuffisant pour dépasser les hypothèses quant à leur signification. Il s'avère qu'une forme choisie ici pour honorer la première femme pourra ailleurs - dans une autre ethnie, voire un autre ensemble de villages - être retenue pour coiffer les cases-autels.

Symbolisme et sémiologie aujourd'hui brouillés sinon oubliés autorisent une plus grande liberté dans l'exécution des potières, pour une production de plus en plus réduite et attachée à une esthétique qui demeure celle du passé.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BRUNETIERE D. - 1982 - *Les Djimi, montagnards du Cameroun septentrional*. Thèse de doctorat de 3e cycle, Univ. Paris VII - Jussieu, 398 p.
- DROST D. - 1956 - *Tonerne Dachaufsätze in Afrika*. Jahrbuch des Museums für Völkerkunde, bd. XV, Leipzig, pp. 83-105.
- JEST C. - 1956 - "Note sur les poteries kapsiki (pays kirdi)". *Notes africaines de l'IFAN*, 70, pp. 47-52.
- MARCHESSEAU G. - 1945 - "Quelques éléments d'ethnographie sur les Mofu du massif de Durum". *BSEC*, 10, pp. 7-54.
- MARCHESSEAU G. - 1966 - *La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun*. Cah. ORSTOM, Sér. Sc. Hum., Vol III, n° 4, 194 p.
- SEIGNOBOS Ch. - 1982 - *Nord-Cameroun, montagnes et hautes terres*. Roquavaire : Ed. Parenthèses (Coll. Architectures traditionnelles), 188 p.
- WENTE LUKAS R. - 1977 - *Die materielle Kultur der nicht-islamischen ethnien von Nordkamerun und Nordostnigeria*. Wiesbaden : F. Steiner, 313 p.